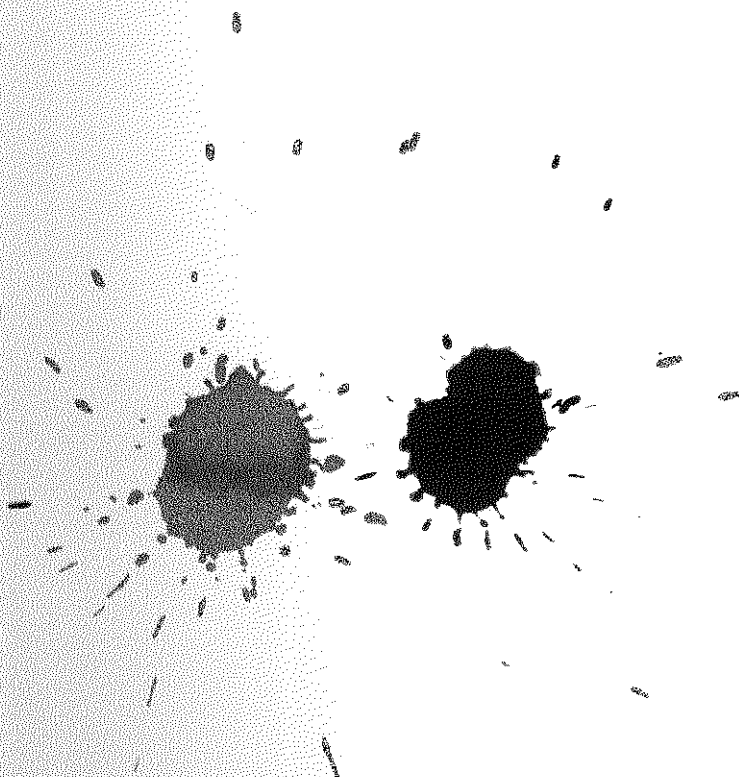


13

L'ANNÉE STENDHALIENNE

13



HONORÉ CHAMPION

PARIS

2014

L'ANNÉE STENDHALIENNE

2014

CARNET CRITIQUE

STENDHAL, *Journaux & Papiers*, volume I – 1792-1804. Édition établie par Cécile Meynard, Hélène de Jacquolot, Marie-Rose Corredor, Grenoble, ELLUG, 2013, 696 p., 28 €.

Nous est aujourd'hui livré le premier volume d'une édition très attendue appelée à comporter 4 tomes qui couvriront ce qu'avec Genette on pourrait qualifier de paratexte stendhalien jusqu'en 1821.

L'enjeu herméneutique qui s'attache à l'ordre de publication adopté est de taille. Le corpus republié aujourd'hui a longtemps souffert d'un statut secondarisé, à l'intérieur de l'œuvre stendhalienne comme au sein même du massif « autobiographique », et les effets induits par les options de publication jusqu'ici retenues ont déterminé des distorsions, en reversant le *Journal* au bénéfice de l'autobiographique, alors que ces textes sont d'une nature plus incertaine. Plus riche aussi.

Qui voulait jusqu'ici consulter ce qu'il était convenu d'appeler, au singulier ou au pluriel, le journal ou les journaux de Stendhal pouvait s'appuyer sur les entreprises successives d'éditeurs dont le dévouement à la cause stendhalienne n'est plus à démontrer, de Casimir Stryienski à Xavier Bourdenet quand, de 1888 à 2010, on ne compte pas moins de 8 éditions. Et presque autant de prises de position philologiques et méthodologiques, qui tiennent d'abord à la définition du corpus, la première publication ne prenant en compte que les manuscrits connus alors, soit un ensemble très lacunaire. À ce titre, la dernière en date n'échappe évidemment pas à cet ancrage dans une temporalité donnée et se sait dépendante du fonds Stendhal de la Bibliothèque Municipale de Grenoble tel qu'il est constitué en 2013.

Mais, au-delà de la question des contours d'un corpus en extension, c'est la perspective éditoriale même qui fait problème depuis la publication originale qui, en créditant le journal de « révélations psychologiques » susceptibles d'éclairer l'œuvre publiée, le réduisait à l'état subalterne de document, avant qu'Henry Debraye et Louis Royer (1923) ne rattachent ces écrits à la catégorie des « réflexions intimes », alors opératoire, dans

la mouvance du journal intime, pour éclairer les processus de la création.

Parallèlement à cette secondarisation paradoxale du corpus présenté, une autre tendance, manifeste dès l'édition de Paul Arbelet (1911), s'attache à rationaliser une écriture à qui l'on assigne une téléologie en regroupant artificiellement des textes de dates et de visées différentes sur une base thématique (cf. le *Voyage en Italie*). C'est vrai d'une édition appelée à faire date, celle, au Divan, d'Henri Martineau (1937) qui, en séparant arbitrairement ce qu'il considère relever du journal intime et ce qu'il identifie comme de l'ordre de la réflexion critique, engage durablement les travaux de ceux qui viendront après lui. Récidivant avec la publication des *Œuvres intimes* qu'il coordonne dans la Bibliothèque de la Pléiade (1966), Martineau impose une logique textuelle qui, de la *Vie de Henry Brulard* aux *Souvenirs d'égotisme* en passant par le *Journal*, soumet ces textes à un prisme résolument biographique.

Une logique sur laquelle surenchérit Victor Del Litto (Cercle du Bibliophile, 1967-74) qui, validant la grille de lecture qui soumet le texte au crible de la psychologie, conserve la partition Pensées/Journal et l'aggrave, au risque d'une appréhension schizophrène qui joue de l'homme contre l'œuvre, d'une nouvelle scission entre *Journal* et *Journal littéraire*, inexistante chez Stendhal. Les textes sont priés de se prêter à l'axiologie de l'éditeur qui extirpe des manifestations d'un discours du moi et des considérations reversées au titre de la philosophie, rebaptisées *Mélanges*, et déclinées d'autorité selon une taxinomie qui lui est propre : *Politique, Histoire, Journalisme, Peinture, Musique, Littérature*, que vient compléter un important massif consacré au *Théâtre*.

Il faut attendre la nouvelle édition du *Journal* dans la Bibliothèque de la Pléiade (1981), où Del Litto succède à Martineau comme maître d'œuvre, pour assister à un changement épistémologique, le *Journal* redevenant enfin – conformément à la chronologie – premier, qui précède désormais les *Souvenirs d'égotisme* et la *Vie de Henry Brulard*, gommant les effets de beylisme jusque là mis en avant. Si le principe éditorial retenu entend désormais privilégier l'ordre chronologique de composition, les effets de reconstruction n'en sont pas moins de mise, quand Del Litto, en regroupant les notations datées par Stendhal sans considération ni du support ni du contexte de production, crée la fiction d'un Stendhal diariste en continu en même temps

qu'il brouille les lisibilités en décontextualisant ces notes, dont on peut aujourd'hui vérifier combien Stendhal les a conçues en fonction d'impératifs très complexes, qui mêlent inextricablement ce qu'il est convenu de verser au domaine de l'intime et ce qui ressortit au champ du littéraire.

C'est dans ce contexte polarisé qu'intervient la présente édition, qui affiche son parti-pris de fidélité à la lettre du document, qu'elle se refuse à textualiser, à réorganiser, à manipuler au bénéfice de l'œuvre à venir. Car c'est bien cette catégorie du « document » qui organise conceptuellement la publication de ces *Journaux et Papiers* de jeunesse, où celui qui n'est pas encore Stendhal mais Beyle tient ce qui s'apparente à un journal en même temps qu'il consigne des matériaux divers : comptes, listes... Aussi l'idée d'un journal suivi qui conduirait, au terme d'un parcours rationnel et progressif, de Beyle à Stendhal doit-elle être abandonnée : comme le notait déjà Stryiński en 1888, c'est l'émiettement qui prévaut et l'ensemble aujourd'hui publié ne plaide pas en faveur de l'idée, chère à Barthes, d'une œuvre unique. Pour autant, ce sont bien les jalons de l'œuvre stendhalienne qui sont ici posés.

Véritable *work in progress*, objet en devenir, c'est la pensée qui sort de sa gangue que l'on saisit ici, sans qu'elle relève forcément de ce qu'il est aujourd'hui convenu, après Barthes et Genette, d'appeler un texte. Manière de reconsidérer aussi la notion d'auteur, moins vectorisée par l'un mais tirillée par la pluralité des possibles.

D'autant que, dans le dispositif adopté, la discontinuité que les éditeurs précédents, Del Litto en tête, s'étaient plu à gommer, n'hésitant pas à déplacer les folios pour coller, toujours *ad majorem gloriam Stendhali*, à l'organicité de l'écriture stendhalienne, n'est pas sans apparaître non plus comme une forme de continuité, Stendhal ménageant fréquemment de grands blancs, voire des pages totalement vierges, pour consigner les notes à venir. L'œuvre en prospective s'inscrit ainsi résolument dans le temps, authentique recherche du temps perdu, conception de la littérature qui ne va pas alors sans être originale. Si ces notes se présentent *ad usum Dominici*, tant les mentions « pour Henri » ou « écrit que pour moi » reviennent de façon récurrente, c'est la dialectique entre soi et autrui qui transpire de ces premiers textes, où aboutit tout ce que le jeune Beyle recueille du monde, de ses lectures mais aussi de ses voyages, que l'on retrouvera tissé à l'œuvre stendhalienne. Un lien intime se tisse alors entre

le moi et le monde, au point que les éditrices remobilisent l'expression de journal extime, forgée par Michel Tournier.

C'est insister sur la « stratégie plurielle » qui vectorise ces textes, entre dossiers préparatoires (le *Tour through Italy* de 1811 et 1813 frayant évidemment la voie à *Rome, Naples et Florence en 1817* quand d'autres filiations, moins directement sensibles, orientent vers la vocation avant-textuelle de ces papiers qui délimitent un journal d'écrivain) et histoire d'un esprit. Véritable archéologie du savoir, en tout cas, pour le lecteur. Car l'intérêt de ce volume est aussi de permettre de suivre sur la longue durée – au fil des tomes à venir – l'histoire d'une pensée, plus que d'une vie, quand bien même c'est le titre que, décalquant les illustrations contemporaines, l'impétrant donne à plusieurs reprises à son entreprise : « Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie ». On mesure ainsi ce que Stendhal doit aux modèles qui ont formé sa pratique d'écriture, ce qu'il est passé de ces influences de jeunesse dans la poétique stendhalienne, entre labilité et permanence, en même temps que l'on suit des stratégies de « scénographie personnelle », dont José Luis Diaz a suffisamment montré pour d'autres le caractère opératoire, qui rendent compte de la complication des poses et conduites alors embrassées par Stendhal.

C'est toute la formation intellectuelle de Stendhal qu'on embrasse ici, entre une *filosofia* qui n'a de neuf que le nom et qui se coule dans la tradition humaniste la plus établie et la forme bien novatrice, elle, du journal, qui aide à la formalisation et à la cristallisation de la pensée. L'intérêt de cette nouvelle présentation est de faciliter la saisie de cette délicate balance entre le poids d'une culture héritée et ce qui perce d'une liberté de pensée qui naît des lectures tous azimuts du jeune Beyle, étrangères notamment, dont la réception va être à l'origine d'une poétique propre. Poétique personnelle assurément, qui se propose pour but le socratique *gnôthi seautón*, et qui emprunte à un régime d'écriture qui est de l'ordre de l'intime, mais dont on mesure tout ce qu'elle doit à la boulimie de lectures, véritable creuset où s'origine l'œuvre stendhalienne. Les thèses de Victor Del Litto trouvent là une illustration des plus nettes, entre l'application scolaire d'un enfant de sa province et de son milieu et l'ambition qui se donne cours d'arriver par les Lettres, et d'abord par le théâtre, quand bien même le créneau où elle doit s'inscrire échappe encore, quand la métamorphose de Beyle en Stendhal est loin d'être accomplie.

Au total, les éditrices rendent à cette partie de l'œuvre stendhalienne son organicité en restituant l'unité textuelle originelle telle que sortie de la plume stendhalienne, défaite par les éditeurs précédents, qui ont procédé au découpage de massifs en fonction du type d'écriture qu'ils reconnaissaient : journal, pensées, projets... C'est rendre à l'écriture stendhalienne sa complexité intime et plurielle. Plastique aussi puisqu'on voit la note de lecture évoluer d'un statut mémoriel vers un usage plus prescriptif, avant une mise en acte qu'organise l'écriture. On y retrouve, au sens originel du terme, le rapport au texte et à l'écriture que tout lecteur stendhalien éprouve à la lecture des œuvres dûment estampillées *Stendhal* : une écriture oblique, cryptique, dont la continuité se construit du fragment.

Le statut d'un texte comme la *filosofia nova* (1804-1805) est à cet égard capital, comme l'avait au reste déjà repéré, pour son compte et à partir d'autres prémisses, Henri Martineau. Agrégat de notes de lecture, catalogue de sujets à traiter, considérations critiques, la *filosofia nova* ne débouchera pas, comme son auteur l'avait rêvé, sur un système original, mais le texte fera bien office de vivier, d'incubateur actif de la textualité stendhalienne.

D'abord crédité en minuscules, fin 1802, h ou b, le moi s'appuie sur la pensée de ceux qui l'ont précédé dans la carrière pour formaliser sa propre intelligence des choses et conquérir le droit à la parole : un moi qui n'est plus tout à fait moi, quand, en 1814, Beyle est devenu D[ominique] en se déprenant de la pensée d'autrui, comme assimilée ou incorporée.

C'est donc Stendhal au travail que l'on découvre ici, Stendhal en travail, qui accouche de lui même, c'est-à-dire de ses œuvres. Si la lecture est sans doute moins fluide que ne l'avaient artificiellement rendue les éditions précédentes, elle est aussi fidèle au geste stendhalien d'écriture et au jaillissement de la pensée, dont la mise en forme, insaisissable et capricante, se retrouve dans *Le Rouge* ou dans *La Chartreuse*, plus que dans un ordonnancement factice construit par des générations d'éditeurs dévoués.

Le parti-pris éditorial ici adopté revient sur ces reconstructions en faisant choix de publier, outre les notes qui forment ces « journaux » qui portent en eux la genèse d'un écrivain, les divers « papiers », ensemble de feuilles volantes auxquelles Stendhal, en les rassemblant en dossiers, a donné un statut génétique, sinon générique. Postulant que ce collationnement actait, pour Stendhal, de l'importance de ces papiers, les

éditrices se sont refusé à hiérarchiser entre eux et ont fait le choix de présenter ces documents dans leur juxtaposition originelle laquelle, partant, donne idée du travail de l'écrivain.

Ce qui nous est donné à voir, c'est un chantier. Mais le chantier de quelqu'un qui se projette auteur, et non diariste. Et puisque chaque édition a sa part d'arbitraire, ce sont ici, à l'inverse de la méthode Martineau ou Del Litto, les textes trop aboutis qui ont été retranchés du corpus. Ainsi des longues ébauches de *Selmours* renvoyées au statut de dossier génétique et exclues de la publication. De même, les éditrices n'ont pas retenu les *marginalia* portés sur les livres lus ou publiés par Stendhal, qui font pourtant corps avec les annotations consignées sur feuilles ou sur cahiers, comme, du reste, elles ne se le dissimulent pas, soulignant même qu'après la fracture 1814-15, cette pratique de la note marginale vient massivement relayer celle de la note de lecture. Se refusant à rééditer le geste de Victor Del Litto qui avait regroupé l'ensemble des *marginalia* connus pour l'annexer à son *Journal reconstitué*, les éditrices défendent l'idée d'une édition en ligne de ces textes précieux, ainsi mis à disposition du public, mais sans être coupés de leurs rapports au support imprimé qu'ils commentent.

Car la force de cette édition, c'est qu'elle peut se coupler de la consultation de la chronologie que propose le site des Manuscrits de Stendhal (www.manuscrits-de-stendhal.org), dont l'architecture dynamique permet de suivre l'élaboration en parallèle d'une pluralité de documents. Dispositif éditorial spécifique qui sait user de tous les moyens techniques aujourd'hui disponibles pour ménager au lecteur l'exploration la plus féconde possible, entre la linéarité de l'imprimé qui donne accès à une dimension de l'écriture stendhalienne vectorisée par le temps et la profondeur sinusoidale de circuits détournés, qui témoigne de la concomitance chez l'écrivain en herbe de logiques multiples au travail. Un feuilleté roboratif qui fait qu'on attend avec impatience les tomes suivants.

S'il est discret, le travail des éditrices est bienvenu, qui définit pour le lecteur des périodes et des découpages thématiques, que précède chaque fois une brève contextualisation, qui le mettent à même d'entrer de plain-pied dans le laboratoire stendhalien.